

Henry Colomer

Au plus près du texte

Henry Colomer est l'auteur de courts métrages de fiction et de films documentaires (« Primo Levi », « Les routes de la lumière », etc.) remarqués pour l'originalité de leur projet et l'acuité de leur vision. Il a réalisé deux films sur la traduction littéraire : « Jean-Michel Déprats traduit Shakespeare » et « Claire Cayron traduit Miguel Torga », que l'on a pu voir aux Assises d'Arles en 1994 et 1995.

TransLittérature : *Vous êtes de ceux qu'intéresse le rapport entre le visuel et le langage. Pourquoi, dans ce champ, avoir choisi la traduction littéraire ?*

Henry Colomer : J'ai envie de retourner la question : pourquoi *pas* la traduction ? Pourquoi personne n'avait-il fait de film sur la traduction littéraire ? Mon idée était d'essayer d'échapper à la formulation générale, à l'approche englobante, disons littéraire-biographique, qui est de règle en matière de littérature au cinéma, et de retourner la lunette pour la pointer sur la page de texte. J'ai senti que le traducteur était au plus près de ce que je voulais donner à voir : il a un problème à résoudre et il le résout de façon très « visible », sous les yeux de tous. En traduction, il y a un texte de départ et un texte d'arrivée, et, entre les deux, une activité humaine précise, orientée, avec des risques. Le cinéma filme bien ces choses. Je pense au « Trou », de Becker, par exemple, où il s'agit de creuser un tunnel. Le traducteur lui aussi creuse un tunnel, tout un réseau souterrain qui permet de passer d'un univers langagier à un autre.

TL : *Il s'agit donc de nous faire pénétrer dans le laboratoire...*

H. C. : Tout à fait. Mes films sont une tentative pour se rapprocher au maximum de l'objet littéraire, en montrant, presque à chaud, le travail de gens qui sont dans une sorte d'observatoire privilégié de la littérature. Quand nous avons fait le film avec Claire Cayron, nous avons travaillé sur un texte en cours de traduction, le *Journal* de Miguel Torga. On la voit chercher. Ce sont des conditions d'atelier.

TL : *D'où la simplicité du dispositif ?*

H. C. : Oui. La traduction met en jeu des opérations subtiles, qui ne nous sont pas familières : il est essentiel qu'on écoute bien. Il faut donc exclure autant que possible les mouvements, déambulations, etc... Le fond doit être neutre. Il faut se concentrer sur cette parole en train de se dire.

TL : *Alors pourquoi ne pas avoir choisi la radio ?*

H. C. : Pour trois raisons. D'abord, la présence des visages est très importante. Ensuite, il est essentiel qu'on puisse voir les textes. Le point d'appui visuel est d'un grand secours, s'agissant de choses difficiles : à l'image on peut montrer les processus de transformation du texte, ce qui se trame sur la page quand on traduit. Enfin, le cinéma permet un contrepoint visuel qui n'est pas l'essentiel, mais qui sert d'appui et d'introduction. Pour le premier film, « Jean-Michel Déprats traduit Shakespeare », il s'agissait de théâtre : il était naturel de montrer ce travail de mise en voix pour accompagner de près ce que disait Jean-Michel sur la spécificité du texte théâtral. Nous avons eu la chance de pouvoir suivre le travail sur *Macbeth* de Serge Noyelle au Théâtre de Châtillon. Pour les séquences en anglais, nous nous sommes adressés à la BBC.

TL : *Et pour « Claire Cayron traduit Miguel Torga » ?*

H. C. : Le film montre le pays de Torga dans sa beauté et sa pauvreté. C'est une sorte de contrepoint qui permet de mieux entendre ce que dit Claire, sa parole articulée et subtile.

TL : *Quelles impressions avez-vous retirées de votre collaboration avec des traducteurs ?*

H. C. : Les traducteurs sont des gens qui « passent » très bien. Ils sont passionnés et précis. Ce que j'aime, c'est leur qualité d'exigence, extrême et constante. Ils sont aux antipodes du flou de l'« inspiration ». Leurs « trouvailles » s'inscrivent toujours dans une cohérence : il faut que tout soit compact et resserré. Je pense au livre d'Antoine Berman, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard 1995, qui cherche à définir des

critères de traduction en terme de projet et de cohérence. Par exemple, Jean-Michel Déprats démontre clairement qu'il faut, dans *Macbeth*, unifier la traduction de « Fair is foul and foul is fair » (« Le clair est noir, le noir est clair ») : sinon comment mettre en résonance, dans toute la pièce, cette formule qui en est le paradigme ?

TL : *Comment définir la spécificité du traducteur ?*

H. C. : Le traducteur est quelqu'un de réunifié. On assiste aujourd'hui de plus en plus à des divisions, des cloisonnements : les gens sont coupés en deux. Il y a d'un côté les « concepteurs » et de l'autre les « habilleurs ». Cela m'est profondément étranger. C'est pourquoi je trouve si gratifiant le contact des traducteurs : le traducteur est celui qui peut dire à quel point la forme engage le sens.

TL : *La réflexion sur la traduction engagerait donc plus qu'elle-même ?*

H. C. : Oui, on a envie d'aller plus loin, de généraliser. À partir d'une rencontre avec quelqu'un (un traducteur), on met en place un petit viatique, un petit bagage conceptuel portatif sur la traduction, où dominent quelques notions : celle de cohérence, celle de « clarification » par exemple. C'est un bagage exportable, qui vaut pour d'autres domaines de la connaissance. Ainsi la traduction nous apprend que jamais il n'y a de saisie immédiate de l'objet : il y a une méthode, qui se définit toujours comme reconstruction. L'espace de la traduction est un théâtre de la preuve et, en ce sens (métaphorique, bien entendu), toute connaissance est traduction. Mes films voudraient retrouver ce climat de clarté constitutif de la traduction. C'est cela qui est au cœur de mon projet.

TL : *À qui s'adressent vos films ?*

H. C. : Au plus grand nombre de gens possible. Et d'abord aux curieux de littérature, à ceux qui s'intéressent à la littérature, pas seulement à la traduction. Ce sont des films qu'on peut montrer à des élèves et à des étudiants : ils sont faits pour enrichir la perception, éduquer l'oreille. Ces rencontres sont aussi des leçons d'écoute, comme peuvent l'être certaines leçons de musique données par de grands interprètes. On y apprend l'attention au détail et à la cohérence. Et cette attention accrue ne s'exerce pas au détriment du plaisir, bien au contraire : elle pourrait même l'aiguiser, le renforcer. Ajouter un plaisir supplémentaire. Au lycée ou à l'université, on dit souvent « thème-et-version » pour dire traduction. Il faut faire autrement, sensibiliser les élèves à un autre type d'approche, à une autre réflexivité. Leur montrer qu'on est, là, dans cette « lecture soutenue » qu'est la traduction, au plus près de l'écriture.

TL : *Comment se passe la diffusion de vos films ?*

H. C. : Les intentions sont généreuses, mais la réalité du marché est plus cruelle. Je suis heureux que les deux cassettes (Déprats/Shakespeare et Cayron/Torga) existent et soient en vente (dans les FNAC). Elles ont pu se faire grâce à l'aide de la DDL, de la SCAM, de la Sept-Video. Que ces organismes en soient remerciés. Ces cassettes, il faut qu'elles circulent : ce sont des réalisations au long cours, qui ne devraient pas être soumises aux effets de mode. Dans dix ou vingt ans, elles auront, je crois, gardé tout leur intérêt. Chose importante : plusieurs bibliothèques publiques les ont acquises.

TL : *Quels sont vos projets ?*

H. C. : Nous essayons de réunir le financement d'un troisième film, mais nous rencontrons des difficultés... Pourtant, il y a mille façons d'aborder la traduction, et les idées ne manquent pas. D'autres traducteurs apporteraient un matériau comparable, mais différent : un traducteur de textes anciens, par exemple, ou un traducteur de poésie prise dans un système formel fort, ou encore un traducteur habité par la « passion de recommencer », de retraduire les grands classiques. Je ne me suis pas trompé en choisissant la traduction. Sous une forme ou une autre, j'aimerais continuer la série commencée. J'aime travailler avec les traducteurs, je m'intéresse aux questions qu'ils se posent, j'aurai toujours envie de venir à Arles...

Propos recueillis par Hélène Henry